

Prix Jacques Chabannes
attribué à Pierre Servent
pour *Les guerres modernes racontées aux civils...*
et aux militaires,
Buchet/Chastel 2009

On a fait de l'art stratégique une discipline. Universitaires et journalistes s'en délectent. Le général qui y dirait aujourd'hui son mot susciterait l'étonnement, « de quoi y s'mêle, çui-là ? ». Mais vous, Monsieur, vous êtes, comme Frédéric Pons soit dit en passant, dans l'entre-deux : journaliste, dont les habitués de C dans l'air connaissent le talent, journaliste de terrain et, de surcroît, colonel de réserve. Vous dirigez aussi un séminaire au Collège interarmées de défense, ce qui vous fera pardonner un titre qu'autrement on eût jugé provocant : *Les guerres modernes racontées aux civils... et aux militaires.*

Vous racontez fort bien, en effet, les étranges affrontements où nos soldats sont engagés et que l'on appelle guerre par une approximation paresseuse. Nous y voilà avec vous, à Mogadiscio, en Côte d'Ivoire, au Liban, en Tchétchénie, en Irak avec l'excellent Petraeus alias King David, et en Afghanistan, toujours. Et nous voilà, avec nos hommes, à la peine. À Mogadiscio, des snippers patients les ajustent à l'abri d'un bouclier de femmes et d'enfants. En Côte d'Ivoire, il s'agit de maîtriser, à moindres frais, des foules déchaînées. Au Liban en été 2006, des commandos de pleureuses stipendiées sont transportées par le Hezbollah d'un impact de bombe à un autre et sanglotent sur les ruines devant les caméras. La ville est partout l'alliée des trublions, à Bent Jbeil, Nahr el Bared, Fallouja ou Groznyï.

Vous élevant au-dessus de ces hallucinantes évocations, vous nous faites comprendre l'asymétrie, mot désagréable pour décrire une situation qui ne l'est pas moins. Tout sépare le soldat occidental de l'irrégulier qui lui fait face, ou plutôt ne lui fait jamais face. L'un voit la mort comme la fin de tout, l'autre la recherche comme porte de la félicité. Le premier est toujours pressé, le second a tout son temps. La peur ne fait plus honte à nos militaires et des psychologues s'empressent auprès d'eux, tandis que les fous de Dieu sont toujours à la fête. L'un est surveillé par des juristes pointilleux et des concitoyens fragiles qui ne veulent pour soldats que des « mères Térésa en treillis », l'autre s'enorgueillit de ses crimes. Pas étonnant que, parfois, nos mères Térésa se transforment en tueurs, durant un bref et terrible instant qu'un ancien combattant de 14-18 a nommé « la minute barbare ». Mais il n'y a pas que les hommes, ou l'ennemi, pour rendre la bataille ancienne impossible. La technique

universelle est aussi à l'œuvre. Un détail que vous rapportez le fait sentir : un soldat sous le feu transmet à sa famille, par le canal de son mobile, ses dernières volontés.

Guerre impossible ? Vous l'espérez pourtant décisive. Je crois que votre optimisme est celui d'un trop bon soldat. Difficile, reconnaît l'un de vos interlocuteurs, de gagner les cœurs avec des bombes guidées. Le vœu que vous exprimez en conclusion est un beau rêve : les démocraties, dites-vous, doivent donner un sens à leur combat et se réapproprier la spiritualité. Dieu vous entende et, eût dit Fernandel, Sarkozy... aussi.

Général Claude Le Borgne (cr)